

**Autobiographie posthume, autobiographie politique. À propos de Jean-Paul Sartre, *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, sous la dir. de J.-F. Louette, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 2010, LXXVIII + 1655 p.**

Journal, mémoires, autoportrait, vies parallèles, autobiographie oblique, autobiographie virtuelle, journal *a posteriori*, autobiographie autocritique, rien là que quelques-unes des formules par quoi les éditeurs de la Pléiade, *Sartre. Les Mots et autres écrits autobiographiques* cherchent à définir le statut des textes qu'ils rassemblent dans ce qui constitue la troisième livraison des œuvres de Sartre dans la prestigieuse bibliothèque de Gallimard : *Les Mots*, les *Carnets de la drôle de guerre*, *La Reine Albemarle ou le dernier touriste*, « Paul Nizan », « Merleau-Ponty ». Incontestablement, quelques-uns des plus beaux textes de Sartre. Pour rappel, le volume des *Œuvres romanesques*, publié en 1981, avait été préparé du vivant de Sartre et avec sa collaboration. Il donne à lire *La Nausée*, les nouvelles du *Mur* et *Les Chemins de la liberté*, avec un vaste appareil critique et des études de réception très approfondies. À peu de choses près, Sartre serait entré vivant dans la Bibliothèque de la Pléiade. Il allait surtout entrer dans le purgatoire que la France réserve parfois à ceux qui l'ont incarnée. La parution du *Théâtre complet* de Sartre, en 2005, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Sartre et du quart de siècle de son décès, saluait ainsi un grand mort que la France commençait peut-être à regretter. Fruit d'un long travail, souvent retardé, mené par l'équipe Sartre de l'Institut des Textes et des Manuscrits Modernes (ITEM, CNRS), malheureusement trop peu lu et commenté, ce second volet marquait pourtant, au-delà des commémorations nationales, un regain d'intérêt pour l'œuvre sartrienne en général et pour l'époque – les années soixante, dans ses dimensions intellectuelles et politiques – où on pensait qu'elle s'était emmurée. La récente édition des écrits autobiographiques de Sartre assure la relève de ces quelque trente années qui nous séparent aujourd'hui de la mort de Sartre, c'est-à-dire avant tout de son action vivante dans la plupart des conjonctures – des « situations » – politiques qui ont marqué le vingtième siècle.

Autobiographie virtuelle de l'homme-siècle, comme on dit parfois, autobiographie extime et politique, selon la présentation de Jean-François Louette, *Les Mots et autres écrits autobiographiques* est, risquons-le, une *autobiographie posthume*. Autobiographie posthume, *d'abord*, parce que le volume donne, pour l'essentiel, des écrits de Sartre publiés après sa mort. Il témoigne ainsi du travail de fond qui a été mené depuis 1980, sans relâche, par trois générations de spécialistes, autour des « posthumes » et des manuscrits de Sartre : publication des *Carnets de la drôle de guerre*, en 1983, puis en 1995 dans une édition augmentée du très beau Carnet I ; publication de la correspondance de Sartre la même année 1983, les fameuses *Lettres au Castor et à quelques autres...* ; parution en 1991 de *La Reine Albemarle ou le dernier touriste* ; étude génétique des *Mots* par l'équipe Sartre de l'ITEM, dont le travail sur les avants-textes de l'autobiographie de Sartre a été publié en 1996 dans *Pourquoi et comment Sartre a écrit Les Mots*. Autobiographie posthume, *surtout*, dans la mesure où ces publications ne furent pas posthumes par accident, mais par la

volonté même de Sartre qui, tout en envisageant leur publication future, n'a pas souhaité que ces textes soient publiés de son vivant.

Autobiographie posthume, *ensuite*, parce que l'édition de ce volume ne pouvait pas se limiter à proposer dans un ordre chronologique les œuvres de Sartre appartenant évidemment à un genre littéraire déterminé – les œuvres *romanesques* ou *théâtrales* par exemple, présentées avec les variantes et les annotations critiques exigées par cet autre genre qu'est l'édition d'un corpus consacré dans La Pléiade. Le choix des écrits autobiographiques, l'ordre de leur présentation et, surtout, leur articulation demandaient une forte intervention des éditeurs scientifiques. Comment, en effet, tenir ensemble, comment *totaliser*, une série de textes de statuts divers, inachevés ou fragmentaires, souvent largement posthumes, qui ne sont pas évidemment autobiographiques d'ailleurs ? Au fond, sur la base du travail accompli dans les années quatre-vingt et nonante sur les brouillons des *Mots*, il s'est agi pour Jean-François Louette, directeur de la publication, Gilles Philippe et Juliette Simont, de revenir sur le contexte de production et de publication de l'autobiographie de Sartre : *pourquoi* et *comment* Sartre a-t-il écrit *Les Mots* ? Comme Benoît Denis (cité p. XXXVI) l'avait d'ailleurs naguère suggéré, il est utile de remarquer que Sartre publie *Les Mots*, en 1964, en même temps qu'il publie les *Situations*, IV, où sont repris les tombeaux de Nizan et Merleau-Ponty, et les *Situations*, V et VI, consacrés respectivement aux problèmes du colonialisme et à ceux du marxisme.

On comprend mieux la portée politique que Sartre a affirmée, de façon répétée, lorsqu'on l'a interrogé à propos des *Mots*. Ainsi déclarait-il, en 1953, vouloir « [écrire une autobiographie] "plutôt sociale et politique qu'individuelle, sur l'évolution des gens de ma génération de 1905 à la Libération" » (p. 1273). Sartre n'a-t-il d'ailleurs pas veillé, dans la version finale, à inscrire son autobiographie dans l'espace séparant les deux révolutions russes, de 1905 et de 1917, en choisissant – certes pour plusieurs motifs – d'interrompre son texte au moment du remariage de sa mère et de leur départ pour La Rochelle ? La lecture en parallèle des *Mots* et des tombeaux de Nizan et de Merleau-Ponty confirme la dimension politique de l'autobiographie sartrienne et la volonté de conjurer le risque d'une récupération bourgeoise de l'ouvrage, en même temps qu'elle met en évidence l'ambition totalisante de Sartre. La lecture de ces vies parallèles montre en effet que Sartre en a déjà écrit la suite des *Mots*, comme virtuellement. Au retour de la Rochelle, Sartre retrouve Nizan à Paris, au lycée Henri-IV, puis Louis-le-Grand, et bien entendu à l'École Normale Supérieure. Dans sa préface à *Aden Arabie*, Sartre se décrit du coup obliquement en parlant de son double défunt. Il en va de même avec Merleau-Ponty que Sartre connaît vraiment pendant la guerre, au moment de la constitution du groupe de résistance *Socialisme et liberté*, et avec qui il fonde *Les Temps Modernes* en 1945.

Une autobiographie posthume peut donc aussi bien être une *autobiographie politique*. Mais, *enfin*, autobiographie posthume quand même, en un dernier sens, si l'on veut bien remarquer que Sartre n'a pu « lâcher » son autobiographie qu'après avoir écrit ces

deux oraisons funèbres, trois en fait si on y joint le texte sur Camus, qu'après avoir fait le deuil de proches amis. Dans ses Entretiens avec Simone de Beauvoir, en 1974, Sartre signale que l'écriture de soi consiste à prendre sur soi un *point de vue prémortel*, ou, pour le dire avec J.-F. Louette, à parler de soi avec « un pied dans la tombe » : « *je fais comme si j'étais déjà de l'autre côté du mur de ma mort, et je lance, de mon trépas qui n'est pas encore le mien vers ma vie qui n'est déjà plus la mienne, un rapide regard oblique.* » (p. XXV) Ce point de vue, le vieux Sartre des années septante est amené à le prendre tant pour des raisons d'âge que pour des raisons de statut : c'est celui du vieil homme fatigué qu'on vient interroger ; c'est aussi celui du vieil homme presque aveugle qui fait ce qu'il peut pour continuer à penser, soutenu par la parole et par les yeux de ses proches<sup>1</sup>. Mais Sartre a vécu de façon similaire deux autres circonstances de sa vie, d'une part, en 1939, l'approche de la seconde guerre mondiale, d'autre part, au début des années 1950, l'approche de la cinquantaine conjugée au rapprochement avec le parti communiste.

Dans sa notice des *Carnets de la drôle de guerre*, Juliette Simont rappelle que Philippe Lejeune avait déjà identifié ces trois périodes de *crise* chez Sartre : la guerre, le compagnonnage de route avec le PC, la période mao, et remarqué qu'elle avait suscité à chaque fois une forme de *réflexivité* : les *Carnets de la drôle de guerre*, *Les Mots* et les entretiens que Sartre eut à la fin de sa vie avec Beauvoir, M. Contat, Benny Lévy, M. Sicard, J. Gerassi, etc. À chaque fois, l'enjeu était fondamental : on dirait volontiers *l'histoire*, la *politique*, le *social*. À chaque fois, le travail réflexif que Sartre a fait sur sa situation a donné lieu à une grande œuvre philosophique : d'abord, *L'Être et le Néant*, ensuite la *Critique de la Raison dialectique*, enfin *L'Idiot de la famille*. La publication en Pléiade des écrits autobiographiques de Sartre nous fait pénétrer très profondément dans le « laboratoire » de Sartre, au faite des deux premiers moments de crise, lorsqu'« *un va-et-vient s'établit entre l'élaboration philosophique et l'introspection, comme si le vécu de Sartre devenait une sorte de "laboratoire".* » (Ph. Lejeune, cité p. 1374) Les 6 carnets conservés des *Carnets de la drôle de guerre* témoignent de l'élaboration d'une première *réflexivité autobiographique*, lorsque Sartre est mobilisé en Alsace de septembre 1939 à juin 1940. Plusieurs écrits datés de 1951-1955, *La Reine Albemarle ou le dernier touriste*, mais aussi le « Cahier Lutèce » et une « Relecture du Carnet I », sont l'équivalent pour la période suivante.

On pourrait s'arrêter longuement sur cette notion de *crise*, qui est chez Sartre inextricablement *existentielle* et *politique*. Elle traverse le volume, qui en donne quelques exemples frappants. On savait que Sartre s'était fait injecter de la mescaline lorsqu'il

---

<sup>1</sup> Par méthode, le volume de La Pléiade n'a repris aucun des entretiens qui participent de cette vaste « autobiographie parlée » de Sartre, qu'il faudrait plutôt qualifier de « biographie dialoguée » selon J.-F. Louette (p. LXXVI). Sa justification tient : il s'agit de ne pas priver Sartre de son meilleur moyen d'expression, l'écrit, seul capable de rencontrer pleinement l'exigence littéraire que le genre de l'autobiographie avait pour l'auteur des *Mots*. Un chantier reste donc ouvert, concernant le dernier Sartre. Mais ce travail ne pourra probablement se faire qu'après une étude minutieuse de cette dernière période de sa production intellectuelle. Certains ont pu regretter qu'il n'y ait pas de *Situations*, XI. L'inventaire des textes de Sartre postérieurs à 1969 sera établi lorsque la mise à jour, qui est en cours au sein de l'ITEM, des *Écrits de Sartre*, publié en 1970 par Michel Contat et Michel Rybalka, sera terminée.

rédigait ses ouvrages sur l'imaginaire. On peut désormais lire les « Notes sur la prise de mescaline » que Sartre a rédigées en 1935, avant de fictionnaliser son expérience dans *La Nausée* et dans « La Chambre ». On découvre aussi, au détour d'un des fragments de *La Reine Albemarle*<sup>2</sup>, très beau, le récit d'une crise d'épilepsie. Sur le coup, Sartre ne pense pas à Gustave Flaubert et à la crise qui frappe celui-ci, à Pont-l'Évêque, en janvier 1844. Il se rappelle la réaction horrifiée des bourgeois de La Rochelle confronté à la scène : « *Je connais les paniques des foules bourgeoises quand quelqu'un au milieu de la rue perd sa dignité, cesse d'être un homme de droit divin pour devenir bête. Il y a de la peur alors dans les yeux ou une curiosité sadique et qui s'effraye d'elle-même.* » À Venise, en revanche, rien de sinistre : « *Combien de fois j'ai pensé, dans une de ces foules clairsemées – au café, au théâtre –, si je tombais, si je me mettais à crier, je serais seul, totalement seul. Mais ici il n'y a pas de solitude. Cette crise d'épilepsie, c'est un événement qui arrive à tous. Et c'est un événement quotidien comme la fatigue, les accidents de travail, la tuberculose des gosses ; il est arrivé à cette foule de receler une crise d'épilepsie.* » Et ceci encore : « *Ils ne regardent pas : ils se tournent vers l'endroit où cette foule dont ils sont les membres a été blessée [,] comme si chacun était l'épileptique, comme si c'était à lui que la crise arrivait. [...] L'événement était si quotidien, si prévu – sous une forme ou sous une autre – par tous, ils étaient si habitués à ces accidents de la misère où l'on doit sur le champ porter secours que tout se déroulait presque comme un rite. Et tous ces visages qui poursuivaient leurs rêves, on aurait dit qu'ils ne distinguaient plus cette misère de la leur, ils avaient détourné la tête, ils pensaient à tout, aux impôts, au prix de la vie, à la femme encore enceinte, à leurs douleurs rhumatismales et c'était la même chose, c'était une manière de penser au garçon.* » (p. 837-839)

Il est inutile de commenter trop longuement. On reconnaît l'ambition de Sartre ici, dans son projet de faire une histoire de l'Italie, comme ailleurs : trouver les moyens d'articuler l'objectif et le subjectif (cf. p. XXXVI et p. 1497), d'engrener l'observation de détail sur une réflexion totalisante, ou, comme le dit très justement G. Philippe, de « *prendre pour support de la réflexion non plus ce qui se donne d'emblée comme vigoureusement pittoresque mais la banalité même du quotidien* » et d'en dégager le sens « *comme le résultat de données historiques et sociales envisagées sur fond d'histoire longue.* » (p. 1496) On laissera le mot de la fin à J.-F. Louette, dont le moindre mérite n'aura pas été de montrer, avec rigueur et légèreté, comment Sartre a pu endosser un genre, l'autobiographie, dont il avait toutes les raisons de se méfier : « *De son enfance il ne donne pas l'exacte vérité,*

---

<sup>2</sup> C'est probablement le sens qu'il faut donner au choix énigmatique du titre du projet d'ouvrage de Sartre sur l'Italie. Nul ne sait exactement comment il faut comprendre cette *Reine Albemarle*. Référence à l'enfance de Sartre (M. Contat a jadis suggéré que Albe-Marle, c'était Anne-Marie, la mère de Sartre), référence littéraire (J.-L. Cornille a récemment défendu l'hypothèse que c'est Mallarmé qui se cache sous l'étonnant patronyme), référence politique (pourquoi pas ? au duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe, qui en 1843 bat Abdolkader en point d'orgue de la conquête française de l'Algérie), tout cela et d'autres choses en même temps (cf. p. 1499-1502). L'important est d'affoler le langage, de pousser le langage jusqu'au point critique où se comprime en lui la totalité d'un homme ou d'une situation, un point proprement intenable, un point-limite au fond où se rejoue le partage de l'impuissance et de la puissance. De l'importance politique de l'hallucination et de la rêverie onomastiques chez Sartre.

*d'ailleurs introuvable, mais une version – à la fois politisée, et brillantissime, sommet de son œuvre autobiographique. » (p. LIII)*

Et ceci quand même, parce qu'il ne peut être question pour un philosophe de la liberté de coïncider avec soi, à peine de se défaire et de disparaître tout à fait, cette marque d'humour, d'ironie, simplement de rire – pour toutes celles qui traversent avec la même légèreté les écrits autobiographiques de Sartre et leur commentaire –, dans ce bref échange, rapporté par S. de Beauvoir, entre Sartre et une de ses auditrices : « *"Que pensez-vous de vous, Monsieur Sartre ?"* » [...] *"Je ne sais pas, répondit-il en riant, je ne me suis jamais rencontré. – Oh ! que c'est dommage pour vous !" dit-elle avec élan.* » (cf. p. LIII)

**Grégory Cormann**